La mort du chameau

Autor(en): **J.-Ph. R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **31 (2001)**

Heft 4

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-828316

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La mort du chameau

PAR JEAN-PHILIPPE RAPP

Parmi les rencontres que je vous narre chaque mois, celle, un peu magique, de Thomas Sankara, qui fut le chef d'Etat du Burkina Faso de 1983 à 1987. Je le ferai à la mode africaine.

Photo J.-C. Gadmer / Ciric

Il fut assassiné par les hommes de Blaise Compaoré, son frère de lait, élevé par la même nourrice, son ami le plus proche, l'homme à qui il disait tout confier parce que celui-ci avait, selon lui, la délicatesse de deviner le reste.

Je me souviens. Août 1984. La nuit bruisse, Thomas Sankara parle depuis longtemps. Il a posé à la patère d'entrée la pelisse du pouvoir, j'ai mis de côté le stylo du journaliste. Nous prenons le temps des convergences, des ouvertures sur soi, des échappées vers l'essentiel et le vital. Il me confie alors un souvenir, de ceux, obsédants, qui ne vous quittent plus et dont on ne comprend le sens que bien plus tard, quand la mort fut venue.

«J'étais alors jeune lieutenant et m'étais rendu, à la tête de mon petit détachement, dans la ville de Pô. Arrivé sur place, des gens se précipitent vers moi et me disent, haletants, viens vite résoudre notre problème. Nous avons un troupeau de chameaux. Ils sont notre seul ressource. Ils nous apportent lait et viande. Mais l'un des animaux parmi eux nous fait problème. Il est plus grand et plus vigoureux que les autres. Il cherche sans cesse à les entraîner dans le désert. Nous avons bien essayé de le contraindre, de lui lier les pattes, mais à chaque fois il rompt les liens, il échappe, alors fais quelque chose!»

L'homme conteur s'accorde alors une pause et l'on entend au loin le jacassement du perroquet ventriloque. Puis il reprend: «J'ai alors pris mon fusil G3, j'ai visé le grand chameau et j'ai tiré une balle entre les yeux. L'animal m'a fixé du regard, comme profondément surpris, il s'est un peu élevé, puis il est retombé lourdement et il est mort.» Nouveau temps de silence, comme lorsqu'on voudrait remonter l'horloge, réécrire l'histoire en choisissant cette fois une autre voie.

Il continue enfin. «Les gens m'ont alors entouré pour me féliciter d'avoir ainsi résolu leur problème. Ils me faisaient de multiples démonstrations d'amitié et de reconnaissance. Et moi, je ne pouvais dire qu'une seule chose: vous voyez bien qu'il est mort... vous voyez bien qu'il est mort... Mais personne ne prêtait attention à mes propos. La situation m'est alors devenue tellement insupportable que j'ai quitté la ville et me suis réfugié dans un cimetière. Là, je suis resté assis sur une tombe pendant trois jours. A la fin, ma pensée me faisait tellement peur que je me suis mis à chanter à haute voix.»

Dernier silence, long, durable comme un sanglot, une hésitation, un regret. Puis il déplie les jambes, se lève lentement, sourit et s'enfonce dans la nuit. Il me faudra trois ans pour comprendre. De retour en terre d'Occident, je raconte, un jour, ce souvenir à un groupe d'étudiants burkinabés. Au moment de les quitter, deux me prennent à part. «Vous voulez savoir le sens de l'histoire? Dans notre tradition, lorsque nous tuons un animal domestique, nous devons lui bander les yeux, sinon il vous jette un sort ou vous révèle votre destin.»

Le film se rembobine, la bande-son recule, l'image remonte le chemin du souvenir. L'homme digne est mort assassiné. Etait-il tireur, chameau ou simple passeur de mémoire? A votre tour de prendre la route pour un peu de quête du sens. Et dites-moi un jour si vous avez trouvé.

J.-Ph. R.

Ne manquez pas l'émission conviviale de Jean-Philippe Rapp, sur TSR1, à 13 heures. Reprise en fin de soirée sur TSR2.